XV ANNÉE — N° 4984 — LUNDI 20 JUIN 1 04

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIIIe
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 — 524,45

24, Grande-Rue, 24 — 35, Rue des Ursulines, 35

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TUUM.

Nous vous reconnaissons comme notre souverain Seigneur et Maître et comme le Chef suprême de la Patrie française.

PETIT CALENDRIER

Lundi 20. — **Saint-Sylvère.** — Adoration : Roubaix (Sacré-Cœur), Saint-Martin.
Soleil : Lever, 3 h. 58 ; coucher, 8 h. 05. — Lune : Lever, 11 h. 51 ; coucher, .. h. ...

Mardi 21. — **Saint-Louis de Gonzague.** — Adoration : Armentières (Institution Saint-Jude), Lille (Ecole Saint-Joseph).
Soleil : Lever, 3 h. 58 ; coucher, 8 h. 05. — Lune : Lever, 1 h. 04 ; coucher, 12 h. 24.

UNE MONTRE A SOI !

Autrefois j'avais un père et une mère, et j'avais une grand'mère.

Ils sont partis et m'ont laissée. Mais, en partant, ils ont pris place dans mon cœur pour toujours.

Bien certainement ils étaient dans mon cœur autrefois, quoique présents à mes côtés ; mais ils n'y étaient pas de la même manière.

Ils n'y étaient pas avec cette mystérieuse majesté.

Depuis qu'ils sont partis et qu'ils sont ainsi en moi, je ne vois dans leurs yeux que l'éclat doux de la tendresse, et la gravité imposante de la sagesse. Leurs lèvres murmurent des mots qui pénètrent mon cœur et causent à mon âme un ébranlement tendre et respectueux. Ce sont des mots que j'ai entendus autrefois, qu'ils ont prononcé et qui ont résonné à mes oreilles. D'où vient donc qu'aujourd'hui ils résonnent autrement ?

Je ne sais.

Je les écoute comme dans un silence sacré et il me semble que ce silence les dépouille de ce qu'ils avaient de trop et les revêt de ce qui leur manquait.

Il y a aussi des choses gaies qui reviennent à mon souvenir et celles-là m'apparaissent si légères, si brillantes, si souriantes et si heureuses, que je vois bien qu'alors je n'en goûtais pas toute la grâce.

Est-ce donc que le souvenir ressuscite les bonheurs de la vie dans une lumière pure ? Sentons-nous mieux la valeur des choses quand elles se sont enfuies ?

Présentes, les choses sont imparfaites, et ne nous satisfont pas ; disparues, elles semblent parfaites, mais le regret les accompagne dans notre cœur et les enveloppe de mélancolie.

Il semble qu'elles apparaissent dans une atmosphère vaporeuse avec des contours incertains, fluides et doux comme les horizons lointains.

***

Dans les horizons lointains, je vois le jour où j'eus une montre à moi.

En ce temps-là on restait enfant très tard et on ne devait pas penser à avoir une montre à soi avant ses dix-huit ans accomplis.

J'allais les avoir et je n'osais encore songer à une montre ; mes parents n'étaient pas riches et je sentais bien qu'une montre... Non, ce n'était pas probable !... Je n'en montrais même pas le désir, car mes parents étaient bons et voulaient, je le savais, faire du jour de l'an une fête pour moi... Non, je ne gâterais pas leur joie en manifestant un désir que, peut-être, ils ne pourraient satisfaire, non, n'y pensons plus !

J'aurai peut-être une montre dans mes cadeaux de noce, si je me marie, car, ce n'est pas certain que je me marie ! Plus je me regarde et plus je constate que je suis laide. Mais il y a des laides qui se marient. C'est qu'elles ont autre chose, et moi je n'ai rien ou presque rien, une toute petite dot et pas beaucoup de mérite... la montre pourrait bien ne jamais venir.

Mais ma grand'mère sourit en me regardant, on voit qu'elle voudrait parler et, bien que pas un mot ne sorte de sa bouche, mon père lui dit :

— Taisez-vous, bonne maman.

***

Le grand défaut de bonne maman c'est d'avoir le caractère un peu normand. Elle ne s'explique jamais catégoriquement sur rien.

— Fera-t-il beau aujourd'hui ?

— Peut-être ! si ce petit nuage gris passe à droite, je ne réponds de rien.

— Avez-vous bien dormi ?

— Heu, Heu !... à mon âge le sommeil est léger.

— Avez-vous entendu passer le régiment, musique en tête ?

— J'ai bien entendu quelque chose.

— De la musique ?

— Crois-tu, fillette, que ce fût de la musique ?

La vérité pure, c'est que bonne maman a dormi et n'a rien entendu.

— J'ai promis de ne rien dire.

***

— Chère bonne maman, dites-moi ce que j'aurai pour mes étrennes ?

— J'ai promis de ne rien dire..

Et ma grand'mère fait le geste d'une personne qui passe quelque chose à son cou.

— Un collier ?

— Nan, non !

— Un boa ? (Dans ce temps-là on portait des boas.)

— Non, non !

— Bonne maman, s'écria mon père, si vous faites des signes, c'est comme si vous parliez.

Enfin, l'heureux jour arrive, c'est une montre avec sa chaîne ! avec sa chaîne qui se passait en cœur dans ce temps-là.

Les yeux bleus de ma grand'mère sont pétillants de plaisir.

— Tu n'avais pas compris ?

— Non, jamais je n'aurais osé penser à cela, ...avec sa chaîne !

— Enfin, dit ma mère, puisque cela te fait tant de plaisir, tou père a bien fait.

Comme ce mot montre bien que ce bijou a coûté cher et qu'il fallait m'aimer beaucoup pour me le donner.

— Je ne l'espérais pas avant de me marier, dis-je.

Les yeux de ma mère s'arrêtent alors sur mon visage, ils sont sérieux et attendris.

— Pauvre fillette !

— Elle est si bonne, s'écrie ma grand'mère que je suis sûre... c'est-à-dire je suppose... je pense, enfin, on verra bien.

***

J'avais une montre à moi ! que cette première journée est heureuse ! Les heures cessent de nous être indifférentes ou les regarda » s'écouler.

Cette montre était indispensable, on ne peut plus s'en passer... l'heure est nécessaire pour tout dans une vie réglée et... on attend le soir avec impatience pour avoir la joie de la remonter.

Elle tient compagnie cette montre ! Son petit tic-tac joyeux et fidèle (car elle est de Genève et de première qualité) parle et chuchotte à votre oreille ; que dit-il ? Le premier jour on l'écoute sans l'interroger. Il dit : Je suis une jolie petite montre, brillante, bonne et solide, ni trop plate ni trop épaisse, juste ce qu'il faut, et je dis l'heure sans me tromper.

Mais dès qu'on a fait connaissance avec elle, elle devient plus sérieuse.

— Petite montre, comme vous allez lentement vers cette joie que j'espère.

— Je vais à cette joie comme je vais à toutes choses, avec mesure et sûreté.

— Nous attendons des amis : hâtez-vous.

— Si je me hâtais aujourd'hui, demain vous retarderiez ma marche et je ne serais plus une bonne petite montre.

Que les heures sont lentes ! Envolez-vous, heures stupides qui n'apportez rien avec vous.

Remplissez-les, ces heures qui s'écoulent ; mon tic-tac marque le mouvement de votre cœur. Que fait-il, votre cœur ?

— Hélas ! il désire, et son désir va plus vite que votre tic-tac. Il vole, il court, et votre tic-tac a toujours son implacable régularité. Je finirai, petite montre, par ne plus vous aimer.

— N'ai-je pas marqué l'heure de votre premier grand voyage ? C'était une jolie cela, une heure attendue.

— Ah ! oui, parlons-en de ce voyage ! Comment pouvez-vous m'en reparler et vous vanter d'avoir marqué cette heure-là. C'était joli ! une enfilée de contre-temps et d'accidents de toutes sortes.

— J'ai marqué l'heure du retour.

— Bah ! le retour. Que de choses, ma chère, depuis que vous êtes là sur mon cœur.

— Tic-tac, tic-tac.

— Oui, je sais, tic-tac ! Que de choses vous m'avez remises en mémoire. Vous m'avez fait compter les heures et mesurer le temps. Voilà un an déjà que nous vivons ensemble. Il me semble que c'est hier que je vous ai vue pour la première fois... J'ai dix-neuf ans ; encore autant et ce sera trente-huit, puis autant et ce sera soixante-seize. Ah ! Dieu ! juste l'âge de ma grand'mère.

— Toujours donc ! Arrêtez-vous un jour... Votre tic-tac me fait peur. C'est à peine si vous avez marqué les heures passées ; mais vous aliez marquer les heures qui viennent et j'en attends de joyeuses. Songez, petite montre, ma mie, que je n'ai que dix-neuf ans.

***

Voilà les colloques que l'on a avec sa montre. En sa compagnie on espère, on craint, on rit, on jase et plus tard, quelquefois, on répand des larmes !

Je ne sais quoi de tendre s'attache à cet objet qui ne dit qu'une chose : l'heure.

Mais l'heure c'est la vie.

Je n'avais que vingt ans que déjà je craignais les heures vides. Je comblais mon cœur en remplissant les heures, me montre me rappelait l'irréparable perte des minutes envolées.

Je voyais le visage plus grave de ma mère s'assombrir en considérant la fuite du temps.

Et un jour, en regardant ma grand'mère, je compris que les heures écoulées, que le tic-tac incessant que j'entendais à mon oreille, conduisaient à l'éternité.

J'eus ce jour-là avec ma montre un entretien sérieux.

Elle n'opposait à mes discours que son tic-tac incessant.

Mais qu'il était pressant ! Comme il sollicitait à l'action !

Que pouvais-je donc faire et comment être, comme lui, toujours active ?

Comme son tic-tac, les battements de mon cœur, pressés, mesurés, incessants, m'avertissaient ; oui, c'est cela, que je dois sans cesse agir d'accord avec lui, aimer mieux, aimer plus, aimer plus haut.

Dans ce chemin de la vie tout parsemé de choses cruelles, n'ai-je pas écouté cette fuite des heures marquée par le tic-tac de ma montre et par les battements de mon cœur ? Ne leur ai-je pas demandé la force d'adoucir les heures douloureuses à ceux que j'ai aimés ?

De quel prix n'est pas une seconde de douleur épargnée ?

***

Petite montre, première et sérieuse amie, qui nous dites tant de choses, après bien des ans, on vous revoit couchée dans votre ancienne boîte de satin. Vous êtes ternie et bosselée. Que voulez-vous ! la vie ne se passe pas sans blessure. Vous retardez maintenant, comme si vous marquiez à regret l'heure suprême, l'heure que beaucoup seulent proche.

Quand elle sonnera, peut-être votre grand ressort se brisera et vous resterez sur cette heure, la dernière : la dernière de l'obscurité et la première de l'aurore.

JEAN LANDER.

Citoyens, à vos poches !

Le Gouvernement est à la veille de dépenser, « pour son outillage sectaire », 345 millions, à titre de frais de premier établissement, et 40 millions à titre d'allocation annuelle.

Là ne se bornent point les gaspillages auxquels le « bloc » a décidé de se livrer.

Le service de deux ans entraînera un surcroît de dépenses annuelles évalué au bas mot à 60 millions.

Le projet sur les retraites ouvrières coûtera 305 millions pour commencer.

Le projet sur les employés des voies ferrées, 275 millions.

Le projet sur l'assistance, 30 millions.

Total : 710 millions par an.

Le projet de budget de 1905 porte les dépenses à 3.603.679.489 francs. Avec les 710 millions que nous venons d'énumérer, les contribuables français supporteraient donc une charge de 4.313 millions. Nous n'en resterons pas là certainement. Les dépenses de 1905 seront supérieures de 38 millions à celles votées pour 1904, elles-mêmes supérieures de 33 millions à celles de 1903.

Le ministre des finances déclare pourtant que ces dépenses ont été réduites au minimum nécessaire. Effrayé de la progression des dépenses, M. Rouvier donne aux « pouvoirs publics » l'avertissement que voici :

« Ils ne doivent pas se dissimuler qu'à moins de réaliser en même temps des réformes administratives profondes, susceptibles de réduire notablement les dépenses publiques, la seule progression normale des ressources annuelles du Trésor ne saurait leur en fournir la moyen.

« Il faudra donc qu'ils choisissent entre deux solutions, car il n'est pas d'habileté financière qui puisse échapper à l'une ou à l'autre.

« Ou bien on aura recours à l'*emprunt*, c'est-à-dire à une solution que rien ne peut justifier en temps de paix ; ou bien on devra se résoudre à augmenter les charges de la nation et alourdir encore le poids de l'impôt. »

Ces mots sévères contiennent le condamnation de la politique du « bloc ».

La France ne peut sortir de l'impasse où l'acculent les méfaits de M. Combes que par l'impôt ou par l'emprunt.

LA GUERRE
Russo-Japonaise

LES KHOUNGOUSES

Il est beaucoup parlé des Khoungouses, dans les communications qui nous viennent d'Extrême-Orient ; on raconte leurs méfaits contre les troupes russes campées en Mandchourie et la guerre sans merci qui est faite à ces brigands.

Brigands, est bien le nom qu'ils méritent, c'est d'ailleurs la traduction même du mot chinois Koumgouse.

Ils sont la terreur des habitants du pays qu'ils rançonnent, qu'ils pillent, qu'ils tuent quand l'occasion se présente.

Depuis le commencement des hostilités, ils servent d'espions aux Japonais et s'efforcent de faire aux Russes tout le mal possible ; ce sont eux qui ont essayé, à maintes reprises de détruire le chemin de fer, de faire sauter les ponts, de s'emparer des convois de vivres ou de munitions.

Que sont les Khoungouses ?

Pour la plupart, ce sont des déportés chinois que le gouvernement de Pékin a envoyés, il y a quelques années, exploiter à son profit les mines d'or des bords de la Sougari.

Ces bandes de déportés, mal nourris autant que mal surveillés, ne tardèrent pas à quitter les placers pour reprendre leur vie de brigands. Ils formèrent entre eux des associations régulières, soumises à l'autorité de chefs qu'ils se donnaient et qui avaient la charge de leur assurer par tous les moyens de quoi ne pas mourir de faim dans ces rudes contrées des bords du fleuve Amour.

Sous les ordres de leurs chefs ils attaquaient les villages de la Mandchourie, rançonnaient les habitants et faisaient en même temps le commerce de l'or à travers les frontières de la Chine ou de la Sibérie.

Les gouverneurs chinois des districts étaient le plus souvent forcés de pactiser avec eux sous peine de se voir enlever dans leurs déplacements et dépouillée de leurs bagages.

A plusieurs reprises le gouvernement chinois envoya des troupes pour réprimer les dévastations des Khoungouses, mais quand ils ne se trouvaient pas de force à lutter, ceux-ci disparaissaient dans les forêts et laissaient les généraux se tailler de faciles succès en combattant contre les paisibles habitants du pays qu'ils faisaient passer pour des brigands : et quand les troupes régulières s'étaient retirées, les véritables Khoungouses reparaissaient plus forts et entreprenants que jamais.

Ils eurent un jour l'audace de lancer quelques-uns de leurs bandes de l'autre côté de l'Amour, sur le territoire russe. La Russie profita de ces incursions pour passer le fleuve et s'établir en Mandchourie sous prétexte de protéger plus efficacement ses frontières contre des brigands que le Chine n'était pas capable de réprimer.

Ce furent aussi les attaques des Khoungouses contre les travaux du chemin de fer transmandchourien qui lui fournirent l'occasion d'établir des troupes tout le long de cette voie, jusqu'à Vladivostock à l'Est, jusqu'à Port-Arthur au Sud et d'établir des garnisons à Kharbin, à Moukden, à Niou-Tchouang et dans les principales villes de la Mandchourie.

On sait que ce fut le refus de la Russie de retirer ses troupes qui entraîna le Japon mécontent en Corée à déclarer la guerre.

Depuis l'ouverture des hostilités, depuis l'envahissement de la Mandchourie par des milliers et des milliers de soldats russes, les khoungouses sentent que le beau temps des brigandages est fini pour eux. Aussi ont-ils tout intérêt à s'opposer à cet envahissement et à soutenir le Japon dans cette guerre.

De là leurs attaques perfides, leurs coups de main audacieux contre les troupes du Czar.

Dans les premiers temps surtout ils ont gêné le trafic du chemin de fer, et les généraux russes se sont vus forcés d'employer une grande partie de leurs forces à garder contre leurs incursions les ponts et les points importants de la ligne.

Aussi les Russes ne les ménagent guère, quand il leur arrive de s'emparer de ces bandes de brigands : l'exécution capitale suit à bref délai.

STÉPHANE.

LA FÊTE DE l'Enseignement laïque

Bouffonneries scolaires. — Chants saugrenus. — Boucan à la Préfecture de Lille. — Un président mis à sa place. — A bas la Calotte ! — Belles âmes.

Nos lecteurs n'attendent pas de nous un compte-rendu des différentes manifestations par lesquelles des instituteurs et institutrices en mal d'avancement ont joué des pieds et des mains, hier, pour se signaler à l'attention des hauts mandarins, grands distributeurs de places et de rubans.

Ces folichonneries scolaires n'offrent pour les gens sérieux qu'un médiocre intérêt. On hausse les épaules, et l'on plaint les pauvres petits enfants confiés par la tyrannie de la loi à des maîtres dont les détails de cette fête révèlent le pauvre caractère et la vulgarité des sentiments.

Il y aurait cependant des choses typiques à conter. C'est ainsi, par exemple, qu'à Armentières l'Orphéon de l'Ecole des Filles a chanté un chœur intitulé *Les bruits* (?) *du soir*, et qu'un instituteur mélomane a détaillé avec brio le *Grand air des Porcherons* (!!).

A Houbourdin, c'est l'*Hymne des temps futurs* qui a été le clou de la fête. On aurait pu aussi bien chanter l'hymne de l'imparfait du subjonctif ou du conditionnel. C'eut été plus... scolaire.

A Escaupont « les enfants des deux sexes » ont exécuté l'*Hymne à la Science*.

Mais le palme revient à Valenciennes où on s'est abreuvé la soir du « Punch... *laïque !* » On se demande de quelle drogue a dû être additionné ce *punch* pour être jugé laïque.

Mais passons sur tous ces détails où s'est donné libre carrière l'imagination ridicule des instituteurs crétinisés, et signalons le gros incident qui a jeté en émoi les pédagogues lillois.

A LILLE

Le clou de la journée était une manifestation qui devait réunir sur le place de la République tous les amis fervents de la laïque.

A l'heure convenue, 2 heures 1/2, il y avait bien 150 personnes en face de la Préfecture.

Pontifiaient, au milieu de cette maigre cohorte, les fr.·. Debierre, Mourmant et Médéric Dufour, conseillers municipaux ; M. Geyar, percepteur, et l'ineffable M. De Grœt, deux fois blackboulé aux dernières élections. Il y avait aussi quelques membres des fameux cercles radicaux *Justice, Exemple*, etc., des épèbes de la jeunesse laïque et le dessus du panier du Comité du Denier.

Conformément au programme une délégation se rend à la Préfecture où M. Vincent attend dans son cabinet.

Un M. Robert, président du Comité d'organisation devait prononcer un *laïus* soigneusement préparé au sein du Comité, et dont tous les termes avaient été choisis, pesés et arrêtés par les fortes têtes de l'état-major maçonnique.

Mais, ô trahison ! Voici que le discours de M. Robert n'est plus du tout conforme au seul, à l'authentique et orthodoxe discours cuisiné par le Loge. Il y a des passages changés et les phrases les plus caressées par les commissaires, et dont ils espéraient le plus superbe effet sont outrageusement défigurées ou supprimées. Toutes les allusions politiques en faveur du ministère sont notamment escamotées par le discoureur.

Ébahissement, colère, fureur, rage des Debierre, Dufour, etc. On voit cela d'ici.

Ces citoyens se contiennent cependant jusqu'à ce que la Préfet ait répondu par quelques phrases banales sur l'intérêt que le gouvernement porte aux instituteurs et institutrices laïques.

Alors le fr.·. Debierre, d'une voix concentré par un juste courroux, s'efforce de combler les lacunes voulues du discours Robert, en faisant une charge à fond de train contre le Congrégation et le Réaction.

Et l'on commence à crier : Vive Combes ! A bas la calotte !

Le Préfet, gêné, répond quelques mots à ces distingués représentants de « l'éducation » nationale et congédie la bande.

C'est alors que le boucan commence.

Dans les couloirs des altercations éclatent. Un instituteur zélé se précipite sur M. Robert et lui dit :

— Vous êtes un faux laïque ! Jésuite ! Réactionnaire ! Calotin !

Ces épithètes sont répercutées avec des vociférations de : Vive Combes ! A bas la calotte ! Démission !

Ainsi escorté, l'infortuné M. Robert descend l'escalier, mais les fr.·. Dufour et Mourmant l'ont précédé. Déjà, la foule qui attend, a saisi la *grande trahison*, et quand M. Robert paraît, un tel chahut éclate, les énergumènes sont si menaçants que M. Vivier des Vellons, commissaire central, est obligé d'intervenir.

Accueilli par les cris : à bas la calotte, le représentant de la loi parlementaire supplie, menace et finalement parvient à disperser cette jolie et édifiante élite des éducateurs de la jeunesse française.

Nos lecteurs tireront d'eux-mêmes la conclusion de ces incidents, et ce sera un cri d'indignation contre ceux qui ravalent à ce point la noble fonction de l'enseignement, et un cri de pitié pour les malheureux enfants confiés à de tels maîtres.

LILLE

LES ANCIENS MILITAIRES DU TRAIN

Les Anciens Tringlots fêtaient, dimanche le sixième anniversaire de la fondation de leur société.

En grand nombre ils étaient réunis, midi, en l'église St-André où la messe était célébrée à l'intention des membres décédés. L'Harmonie de La Madeleine, sous l'habile direction de son chef, exécuta, avec son talent habituel, au cours de la cérémonie, plusieurs morceaux.

M. Pagant, baryton-solo des Orphéonistes, a chanté magnifiquement un *O Salutaris Notre Père*. Il était accompagné à l'orgue par l'habile organiste de la paroisse, Mlle Anna Debruyne.

A l'issue de la messe, un cortège s'est formé et s'est rendu par la rue Royale, la Place, et les rues St-André, St-Sébastien, du Metz, chez le sympathique président, M. Duburcq.

Les vins d'honneur ont été offerts aux Anciens du Train, et aux délégués des sociétés d'anciens militaires, tandis que l'Harmonie de la Madeleine exécutait plusieurs morceaux.

Le cortège s'est ensuite reformé et par les rue Saint-André, Saint-Pierre, la Monnaie, places Saint-Martin, rues des Chats-Bossus, Grande-Chaussée, place du Théâtre, rues Faidherbe et des Ponts-de-Comines, a gagné le local de la société place des Reignaux.

La dislocation s'est opérée ensuite.

A 3 h. 1/2, les anciens tringlots se retrouvaient nombreux à l'« Hôtel de Commerce » où avait lieu le banquet.

A la table d'honneur, nous remarquons MM. Duburcq, président ; Cheval, président de la Fédération des Anciens Militaires du Nord ; Dupont-Gruss, président des Anciens officiers et sous-officiers belges ; Mayette et Riffard, vice-présidents des Anciens du train ; Deperne, trésorier ; Albert Bouchery, Paul Thevenin, Maurice Perdreau, membres du conseil d'administration ; Beck, président, Capelle et Portebois, chef et sous-chef de l'Harmonie de La Madeleine ; Pagant, baryton des Orphéonistes ; Maurice Dominique, pianiste.

Le banquet, très bien servi, fut empreint de la plus vive cordialité, et du plus grand entrain.

Au dessert, M. Duburcq prend la parole. Après un souvenir ému aux membres et aux anciens tringlots décédés, M. Duburcq boit aux sociétés d'anciens militaires représentées au banquet, par MM. Cheval et Dupont-Gruss.

Il remercie les délégués, qui ont assisté nombreux à la cérémonie du matin. Il a un mot aimable pour l'Harmonie municipale de La Madeleine et pour la presse. La sympathique président termine en buvant aux anciens, aux présents et aux futurs tringlots.

Son allocution est vivement applaudie et un vivat chaleureux est chanté en son honneur.

Mme Duburcq, arrive à cet instant ; les Anciens Militaires du train qui connaissent sa bienveillance envers la Société, lui font une ovation enthousiaste.

Le silence rétabli, M. Cheval prend la parole.

En un toast rempli d'esprit, il boit aux anciens tringlots qu'il remercie de leur charmant accueil. Il rappelle que la Fédération des Anciens Militaires est surtout leur œuvre. Il termine en rappelant la devise des sociétaires : Plaisir et Charité.

FEUILLETON — N° 16

LES DIEUX D'OR

par Joseph DIVAT

— Qu'est-ce que c'est ? s'écrie-t-il.

— Oh ! mon Dieu ! gémit Fred épouvanté, mylord Lobston vient de tuer la *miss* !

— Comment, vous (1) croyez ?

— Oui, oui, il a tué la miss, Jack, je ne pourrai plus le servir. Je ne le pourrai plus ! C'est un trop grand crime.

Le pauvre Jamaïcain était bouleversé.

— Allez donc voir, dit Jack.

— Oh ! non. Non, Jack, je n'irai pas ! Il me tuerait peut-être aussi.

Et les deux mulâtres restèrent ensemble, indécis, apeurés, ne parlant qu'à voix basse.

Pourtant ils se calmèrent peu à peu. Jack reprit le premier son entière lucidité.

— C'est bien étonnant que mylord Lobston ne revienne pas, opina-t-il.

— Oui, Jack, c'est bien étonnant.

— Décidément, si vous alliez voir ?...

— Allez-y vous-même, Jack. Vous êtes moins ému : vous verrez mieux.

— Non, Fred. Vous devez y aller, parce que vous êtes chargé de garder et de servir la miss.

(1) Ils parlent anglais, et l'on ne se tutoie pas dans cette langue.

Fred finit par consentir.

Il ne découvrit rien d'anormal dans la première pièce. Comme d'habitude, il voyait, à travers la toile tendue, la lumière briller dans la seconde pièce.

Alors, tout doucement, avec des précautions d'homme qui évoluerait parmi des caisses d'explosifs, il écarta un peu le « velum ».

Ce qu'il aperçut le terrifia.

Lobston, couché à terre sur le ventre, Lobston, immobile ; mort, évidemment !... Et, assise sur la chaise, aussi immobile que lui, impassible et effrayante, avec le regard fixe d'une folle, Suzanne le contemplait.

Fred s'enfuit littéralement pour rejoindre Jack, et il lui conta ce qu'il avait vu.

— Que faire ? demanda-t-il.

— Prendre la miss...

— Vous êtes fou ! Pourquoi ? Maintenant que Lobston (il ne disait plus mylord) est tué qui est-ce qui nous défendra contre les Français ? Nous devrions demander pardon à la miss et la reconduire à son père !

— Si nous prévenions d'abord les camarades ? opina Jack.

— Je veux bien. Mais je ne laisserai pas toucher à la miss.

Et les deux Jamaïcains s'engagèrent dans l'escalier.

***

Une minute après, Suzanne fut tirée de sa torpeur par une forte détonation qui parut ébranler le roc. Elle se leva, tremblante.

Presque aussitôt, il lui semble que le rumeur du torrent faiblissait encore et enfin se taisait tout à fait. Alors, rappelée à elle-même complètement, elle prit sa lampe et alla voir ce que cela signifiait.

Dans la lit de basalte et d'énormes galets, profond de deux mètres environ, quelques filets d'eau, à peine, couraient... *La rivière était vide !*

Suzanne passa le reste sur son front. Son cerveau était si fatigué qu'elle n'avait plus la force de penser : elle ne parvenait même pas à essayer de comprendre ce qui arrivait.

Mais du moins cette diversion avait-elle servi à détourner son regard du cadavre. La jeune fille, épuisée au point d'en oublier la situation, gagna son lit de camp sans savoir ce qu'elle faisait, s'y laissa tomber et s'endormit aussitôt.

. . . . . .

Il y avait maintenant une large flaque de sang autour de la tête de Lobston.

VIII

Le moyen de Daniel

Depuis que Delagnan l'avait quitté, Daniel sans se reposer une minute dans la journée et réfléchissant la moitié de la nuit, cherchait le moyen de délivrer Suzanna.

Il le trouva.

Un matin, il découvrit sous des broussailles, à cent cinquante mètres environ de l'endroit où la rivière débouchait, une fissure étroite qui paraissait profonde, dans laquelle il se glissa en rampant.

Presqu'aussitôt, elle s'élargit. Daniel ressortit alors, alla prendre sa lanterne et revint.

Il pénétra dans une assez belle grotte, de forme très allongée, qui s'enfonçait droit à travers la roc. A l'extrémité, il eut l'idée de coller son oreille à la paroi. Il perçut une sorte de grondement, sourd et continu.

Il comprit que c'était la rivière qui passait là, bien au-dessus des cavernes. Et, immédiatement, tout un plan se dessina dans sa tête.

Il se dirigea vers le campement. En route il rencontra Henri d'Alvare. Celui-ci recula d'un pas, comme hésitant. Sa physionomie infiniment triste, avait perdu beaucoup de sa dureté. Il avait vieilli. Une fatigue très visible ralentissait tous ses mouvements ; il sembliait que chacun de ses membres eût un poids à soulever. Il attendait sans curiosité que Daniel parlât.

Le jeune homme lui dit :

— J'ai enfin trouvé le moyen de sauver... mademoiselle d'Alvare (il avait eu peine à retenir sur ces lèvres l'appellation habituelle de Suzanna). Je pourrai mettre mon plan à exécution seul avec Juan ; mais ce serait plus long : je viens donc vous demander votre concours.

Le regard d'Alvare s'éclaira.

— Vraiment ? Tu es bien sûr de ton fait ?

— Oui.

— Oh ! merci, alors ! Tu n'as qu'à parler : je te seconderai de tout mon pouvoir.

Et il tendit la main à Daniel.

Il vit que celui-ci, sans vouloir refuser la sienne, le donnait sans cordialité. Il reprit alors :

— Mon ami, oublie ce que j'ai pu te dire. Je suis si malheureux !

Et Daniel, cette fois, répondit vigoureusement à l'étreinte d'Alvare.

Une demi-heure après, tous les hommes du camp, sauf cinq ou six, étaient à l'ouvrage, armés de pics, taillant opiniâtrément dans la roche dure.

Le premier jour, ils commencèrent à élargir l'entrée.

Le second jour, ils achevèrent ce travail.

Le troisième jour, ils percèrent au fond de la grotte une espèce de puits de mine, horizontal et très étroit. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent parvenus à un demi-mètre à peine du torrent, d'après les évaluations de Daniel.

Alors celui-ci plaça à l'extrémité de cet énorme trou de vrille une cartouche de dynamite ; il alluma une mèche assez longue ; — et tous sortirent de la grotte. Ils déposèrent leurs pics, prirent leurs fusils, puis allèrent se poster au bord de la rivière, tout près de l'entrée des cavernes.

***

Un quart d'heure après, une forte détonation retentit. L'eau commença de baisser. Le torrent s'était précipité par la nouvelle issue qui lui était ouverte.

Bientôt la petite troupe put descendre dans le lit presque vide. Elle traversa en courant l'espace dégarni qui la séparait de la colline pour éviter les coups de fusil tirés de la plate-forme. Plusieurs hommes portaient des lanternes.

Ils firent halte un instant devant la première grotte, étonnés de n'y voir personne. Ils avaient avancé avec précaution, s'attendant à une défense sérieuse, l'arme prête à épaular... Et rien !... Qu'est-ce que cela signifiait ?

Alvare et Daniel, prenant avec eux la moitié seulement des leurs soldats, s'élancèrent vers la seconde caverne. Ils se trouvèrent en présence d'une sorte de muraille hauts de deux mètres environ... Daniel s'accrocha, bondit, exécuta un rétablissement et se trouva dans la chambre de Fred. »

Alvare, s'aidant de la plus élevée des deux épaules de Caprice, y parvint en même temps que le jeune prospecteur. Ils s'arrêtèrent une seconde devant la toile cousue... Alvare l'écarta d'un geste brusque. Ils entrèrent dans la deuxième pièce.

Ils virent d'abord le cadavre de Lobston.

— Hein ! s'écria Alvare. Pas possible ! Le besogne est déjà faite.

Puis, d'un regard rapide et anxieux, il parcourut la grotte. Il aperçut alors sa fille, sur la lit. Daniel et lui y coururent. Elle paraissait inanimée... Non, sa respiration était égale : elle dormait !... Ils ne pouvaient comprendre. Ce mort... et, là, Suzanne reposant dans un calme sommeil... restaient immobiles, n'osant pas l'éveiller. Alvare, cependant, étendit la main : il allait toucher sa fille à l'épaule... Daniel, mis avisé, l'arrêta ;

(A Suivre)